

Ludovic Janvier

Bouche d'or bouche d'ombre

1

De Manille à Vancouver comme d'Arkhangelsk à Ushuaia le nom de Sax devenu chose est partout le même petit claquement planétaire murmuré plusieurs millions de fois chaque jour, depuis ces décennies d'éclats et de pénombres appelées jazz pour chanter plus vite.

Adolphe Sax est né belge, à Dinant, capitale d'un certain travail et d'une certaine rêverie sur cuivre. C'est un contemporain de Wagner.

A propos de rêve, il dit avoir eu celui d'inventer un instrument à vent qui « par le caractère de sa voix pût se rapprocher des instruments à cordes, mais qui possédât plus de force et d'intensité que ces derniers »¹. Ce rêve, il le qualifie de *rêve creux*. Et voilà le saxophone mis en perce.

Né du cuivre et près des cordes. Mais à cause de l'anche on range le saxo dans la famille des « bois ». Envoyée vers nous depuis le profond métal, une voix près du nerf, à chaleur de fibre.

Pour jouer du saxophone on le prend par le bec, ce geste a un nom, l'embouchure. Mais l'embouchure est aussi le bec lui-même, le bec muni de l'anche avec la ligature. O bouche à bouche !

Adolphe Sax a inventé le saxhorn, le saxotromba, le saxophone, le saxotuba. Amoureux de l'air, et plein de lui-même. Maniaque de l'écho et des brevets. J'ai sous les yeux une photographie. Une de ses vitrines à l'exposition universelle de Paris, 1867, bourrée de ses instruments, a l'air d'une valise folle ouverte sur nous, tout y est tubes, tuyaux, cols, culasses, pavillons aux multiples brillances et torsions.

Acousticien, il préfigure Wagner en proposant une salle de concerts ovoïde et en imaginant, pour les trop grands espaces, un réflecteur vocal « aux paraboles plus ou moins ouvertes suivant l'usage que l'on en voudra faire et disposées derrière le chanteur de façon qu'il se trouve à occuper le foyer

1. J'emprunte les propos de Sax et quelques détails techniques au livre de J.-L. Chautemps - D. Kientzy - J.-M. Londeix, *Le Saxophone*, Ed. Lattès/Salabert.

et intégrées au décor de la salle de façon à ne pas même attirer l'attention des spectateurs». Oui, roi de la parabole et du pavillon.

Heifetz a dit des violonistes qu'ils jouaient tous faux, lui compris. Même chose pour les rêveurs à saxo : il faut corriger l'instrument, déjà transpositeur, il faut le *faire* en luttant contre lui, on lui impose sa voix. Il n'est pas si loin du violon (son médium chante entre violoncelle et alto) quand on pense au son multiple qu'il produit d'un souffle, à ses glissés, à son *slap* (son pizzicato à lui), à son vibrato toutcouleur. Comme le violon il a cette épaisseur problématique et cette fêlure dans le son, internes à sa voix capricieuse.

Au fait, Adolphe Sax était né Antoine Sax. Adolphe, on suppose qu'il l'a gagné par amour pour sa sœur Eléonore, et donc par double référence au chef-d'œuvre de Benjamin Constant, très à la mode alors que le jeune Sax entreprend de souffler.

Allons, ce Belge hirsute et barbu, fêru de cuivre, est bien le fou théâtral qu'il nous fallait pour un siècle d'écoute. Obsédé de chant il nous aura forgé ce porte-flamme vocal où, par ses meilleurs nègres et quelques blancs touchés d'espoir, l'époque s'époumone à la recherche de sa voix. C'est bien ça, le saxo : une voix à la recherche de sa voix.

Enfants nous avons soufflé (et regardé souffler avec jalousie) dans cet anneau trempé de savon qui lançait en l'air des bulles irisées comme autant de riens réussis prouvant notre âme. Non ? Mal grandis, cocus d'être et retour d'espérance, nous écoutons fascinés cette forte avenue de souffle et de regret que le saxo pousse devant lui en direction du crépuscule.

Son métal. Son métal savamment plié pour faire un corps au désir de voix. Métal rêvant qu'il a cette voix-là. Un alliage clair-obscur, une taille, une découpe, un tournage, une perce bons conducteurs de rêverie. Doré, soit, mais crépusculaire.

On dirait que le souffle humain s'écoute par le saxo, s'écoute quitter l'homme au nom du désir de dire, à petits coups puisés au fond de soi sans arrogance, juste au corps avec ses humeurs, fidèle au souffle avec sa fragilité.

Pendu à l'homme et cherchant le grave, est-ce qu'il n'est pas un peu centaure à sa manière ? Entre métal et voix, entre essor et profond, goût du zénith et sentiment du soir ? Comme les centaures étaient centaures en souvenir des forces (ô phusis !), on l'a taillé, lui, pour qu'il sente et fasse passer toute la force du sous-sol.

Schlemihl on dirait que les saxos s'amuse avec ton ombre
quand sur le bord de nulle part ils cherchent Canaan
de ce long métal près du corps où la colonne d'air

glissement pur invective en douceur l'impossible
Eurydice les souffleurs se retournent sans fin sur toi

swing ou be-bop à vol d'oiseau c'est la fête au ténor
le carnaval où danser ne s'en va par les nuages
que pour en revenir ombre à la bouche et repartir
giclées de nuit grim pant de soleil en soleil
vers cette apothéose où Dieu sera toujours à naître

Malgré Berlioz et quelques rêveurs blancs, premiers adeptes du saxophone, l'âme de Sax attendait l'Amérique et l'américain, ce parler du rhume et des résonateurs, pour chanter enfin dans sa langue. Le saxo est vaguement parent de Donald Duck, sauf qu'avec le nez, lui, il chante. En même temps, son dieu velours est toujours là. Plus encore, cette âme attendait le jazz avec son Afrique au souffle, s'exprimant par cet idiome où prononcer mâche des brouillards, où chanter n'est qu'un long mélisme aux rubatos cherchant la danse, une danse avec chagrin.

Dans l'aigu c'est la parole à l'ocarina, à la flûte de Pan, au modeste roseau (mais c'est un roseau pensant). Dans le grave il est sonore tel un gros bambou, parfois ronflant comme une cheminée. A propos de bambou, comme la flûte zen ou la bansuri indienne le saxophone est un couloir à respiration, mais c'est un couloir plié, coudé, tordu pour le biais et pour le charme. Avec ce tremblé, tout en bas, tout au fond, qui nous ressemble en plus violent (chthonien chez Ben Webster et chez Sonny Rollins), nous offrant la forge du souffle à travers les crevés du son.

C'était bien là, c'était bien moi, et ça n'était ni là ni moi, j'étais face à Dexter Gordon au Village Vanguard, à bien sentir l'instant se dilater, se réunir, gicler, s'éteindre, la ville rouge dans mon dos qui battait tout entière, et les lumières et les fumées et le silence des corps devenir cet intime lointain que la voix du saxo époumoné chante et recrache en direction de quoi, l'heure devenue cime, et ce voleur ouvrant porte sur porte et sur rien, qui descend glissando à la cave, qui en remonte vers le zénith, qui tire en fermant les yeux sur la corde silence, il tire, elle s'émince, il tire encore, elle casse, ou lumière ou néant, il vise, il voise, heimlich, unheimlich, sombre, doré, Atlas qui titube au bord de soi comme on bute au relief du trottoir, trop loin, trop près, à cause de la fiancée pendue au cou, doux métal embouché pour la soie qui fait mal, caresse et hache, hache d'air, bouche à bouche avec l'anche, avec l'ange, l'ange qui reste, pas l'autre, l'ange qui reste, gonfle, vous prend, et doucement crève.

Pour le marcheur recru de soir le saxo fait poindre une lueur tenace et la maintient, promesse d'aube, à bout portant. Mais au viveur fatigué d'éclats

il propose une brassée d'ombre, une espèce de corps fantôme à la souplesse nocturne, de cette nuit des sveltes et des évanescents. Parlons-en, de ces éclats recouverts en voûte, la voûte d'un palais vocal où tout se dit sans être prononcé, se chuchote et se cherche en aveugle, en avant.

Promeneur de nuit qui vous hèle en sourdine il vous ouvre des rues avec lueurs et recoins, il fait la ville entière avec sa voix loin devant, enseignes, bruits de pas, échos, sous le ciel bleu-ténèbre à l'aplomb du rêveur, dégainé capricieuse en route vers demain par tous les repentirs et détours et suspens. Tiens, la voilà, ta nuit américaine où on ne sait plus si c'est le plein soleil à minuit ou minuit en plein jour, en tout cas c'est ton *broadway* personnel, c'est l'écharpe de pénombre en travers de soi, le trajet cuivre et sang doublant votre allure en sommeil !

Rêveur rêvant qu'il rêve et souffle une forêt
d'aube où va et vient l'espérance têtue
l'âme est ce corps porté d'une ombre qui attend
à grandes enjambées d'accords ayant demain pour phrase
et c'est là que vite saoule vite absente ivre d'ailleurs
vous reconnaissez la joie jamais connue
corps filigrane prisonnier d'une allure intouchable
qui chante pour savoir et s'évanouit lumière
par la voix de Coleman Hawkins caressant l'entreciel.

(Body and Soul)

Oui le soliloque et oui la monade à sa fenêtre. Si l'oiseau de la réflexion c'est la chouette (gris sur gris, juste après l'Histoire), alors l'instrument du retour sur soi c'est le saxophone, c'est lui qui fait le soir et l'élève à hauteur dans la distance de la pensée qui hésite. Il est cette apostrophe au phrasé délicat, il est cette quête embrumée, cette grâce enrhumée d'après la fatigue, entêtement qui me pense et s'obstine à penser. Et donc l'Histoire s'excuse par le saxo, elle s'excuse et en même temps se berce. Il est le compagnon du « Quoi faire ». Il est l'évangéliste du doute. Il est la voix de l'ombre sur le mur. Celle d'après les krachs et les débandades, d'après les tortures et les humiliations. Brève ou lente il est la voix d'après l'erreur, Auschwitz, Hiroshima, il est la voix d'après toute croyance et d'après toute foi, dans le silence aimé par la catastrophe, il est le soliloque en ville entre mes frayeurs et moi. Il est l'âme de ce soir.

Goût de nuit désir de rire
lente caresse à la peur
immédiate est l'autre vie
soufflée par le saxophone
sur le souci d'être là

Et le blues, captain ? La voix du Doppelgänger qui chante à travers la cloison ?

Car le souffleur donne au saxo son bourdon non pour s'en défaire et le tenir là mais bien pour nous l'insuffler comme un rêve à nous : le blues même.

Or, vocalement le blues se méfie du saxo. Il a tout à craindre de ce métal, au médium imbattable, à l'aigu de regret. Au blues, il ne faut qu'un harmonica, ou la guitare simple et parfois simpliste. Il n'empêche ! Ce qui souffle dans le blues, dans sa voix de chair comme dans le mot même, ce qui souffle et qu'on entend sonner jusque dans les os, c'est bien le même devenir que dans le saxophone, le devenir de la poussée d'air chantant l'inachevé et l'infini vouloir d'achèvement, comme une fausse étymologie (*blows*) d'un coup donne le vrai du sens en passant par le faux.

Au fait, et la fusion chantée par le saxo ? Le sublimé visé par toute voix ? Cet autre de la voix plus voix que la voix même ?

Un jour, c'est Lester Young sacrant Billie Holiday : *Lady Day*. Un jour, c'est Billie saluant Lester : *Prez*, pour Président, le président des songes et maître des soupirs. Eh bien, qu'ils jouent ensemble et le jazz vient de trouver exactement quoi faire entre métal et voix, Billie sera le jour préféré de Lester le soyeux, Lester sera la compagnie de Billie en satin. Grâce à lui chanter se fait plus proche et plus ductile, grâce à elle le saxo s'adonne à la voix qu'il cherche. Jamais plus on n'entendra, si près des limbes, une telle étreinte, un son à deux parler une telle douceur, ange biface aspiré par le temps.

Un peu plus tard on essaiera pareille entente, au nom de l'un qui penche les chanteurs et coude les saxos. Helen Merrill et Stan Getz, chefs de l'intime et maîtres du souple. Mais, en se mimant et se répondant l'un l'autre au nom de l'approche, en se voulant si proches au nom du connu, ils en font juste un peu trop pour préserver la grâce.

Il y aura pour toujours des veufs et des jaloux de cette idylle voix-saxo. Miles Davis, à la trompette. Et surtout Chet Baker, qui chante et joue. Chet espère au moulin pendant qu'il désespère au four, et puis les flammes s'échangent, il joue de la trompette comme on chante à l'intérieur de soi, il chante vers dehors en rêvant la couleur saxo.

Chez Ella Fitzgerald, et Marilyn d'une autre façon, et chez Sarah Vaughan aux caresses appuyées, le scat et le vibrato sont un hommage au bonheur saxophone : attaques de velours, tremblés de gorge, déchirures où brille l'attente. Chanteuses cherchant l'intouchable à l'autre bout du souffle. Dégagée de l'obligation du sens, leur voix rôde et s'écoute entre le pincé de la corde intime et le phrasé laiteux du métal approuvé.

Et puis tout chanteur d'américain, crooner ou country ou rock ou rythm'n'blues, fera toujours entendre à fond de voix le jour mélismatique

espéré par la langue, par quoi le corps prend la parole et la maintient dans le plaisir de la diphtongaison toujours ouverte, jouant de la clé rythmique et du souffle durable, prêchant la délivrance et fouettant l'air à grands coups d'oiseaux d'or.

Depuis qu'il entend ce souffle au cœur d'apparaître
Sonny Procuste Rollins se tourne et se retourne
dans son ombre jamais content de Dieu ni du saxo
qu'il aille jouer seul contre le vent vers l'East River
ou qu'il tende son cri à Monk à Coltrane au cher Miles
pour qu'ils affrontent le brasier tête haute avec lui

oui seul sous le pont de Williamsburg pour gagner de l'être
et que le ciel lui passe par le cœur *tenor madness*
il porte un gros béret to night et nous fixe depuis
le temps grand ouvert à l'infinie respiration
réchappé du sommeil à chaque instant par l'issue
de secours voici l'enfant d'Hawkins avec la bombe

un jour nu du crâne au menton un jour chèvre be-bop
il vous craque la nuit en soleils d'impatience
ou menacé par Max Roach en diable et Clifford Brown
puisque respirer le colle au mur avec penser
d'un accord il s'arrache à l'air et hop! dans la fosse
où il va rester brûler plein feu c'était fatal

les morts ont enterré leurs morts Sonny demeure
comme on tient la note il a tenu l'instant
seul debout seul à durer dans la maison des souffles
et marchant d'une phrase à l'autre en lisière du rien
un jour content de visiter le feu avec sa voix
un jour désespéré de jouer si loin du soleil

(*Sonny Rollins*)

Et le piano, folks, ce meuble mince aux déboulés de squelette et d'ombre ?
Il y a Teddy Wilson avec Lester Young, deux élégances, il y a Bud Powell
avec Charly Parker, forces qui vont, Duke Ellington avec Johnny Hodges,
Thelonious Monk avec John Coltrane, Bill Evans avec Stan Getz, etc. —
Quand même, pas facile d'être au piano dans la maison du saxophone, surtout
avec ces souffleurs-là.

Avec la trompette, au moins, le piano se fait entendre par dessous, il travaille
aux antipodes, il est au socle et même aux fondations, quand il s'approche
du chant c'est staccato contre legato, percussion contre respiration, os contre

moelle, et donc il peut faire signe à l'éther lui-même où les Clifford, Dizzy, Miles expédient leurs fusées planétaires ou déploient leurs fameux ralentis. La rythmique battant son pouls universel.

Le saxo, lui, glissando fait l'acrobate entre la cave et l'azur et la cave, il occupe et parcourt toute l'échelle, il a ce médium impérieux qui fait du moindre monologue un premier plan vocal, tout le spectre est là, *plus* le souffle. Bref, origine et départ et zénith et mourir.

Sauf à découvert (mais alors, souvent, quelle minceur...) il faut être Monk pour qu'on vous entende, il faut casser de l'accord et même en battre, faire mal dans le clair comme dans l'obscur, troué, inattendu, à l'unisson du sauvage Coltrane ou porte-à-faux juste à son bord. Monk, ou Oscar Peterson qui sculpte obstinément à sa façon sous les passes de Lester Young ou les fumées d'Hawkins avec Ben Webster (le bon gros son de Ben Webster aux rudesses de nounou).

Autrement, c'est ça, pianoteur vous restez à nourrir l'articulation du rythme (Teddy Wilson, sous Lester Young, égrenant l'ossature du swing) ou celle du contrechant, caressant comme une ombre et comme elle indispensable (le Duke avec Hodges), compagnie par excellence ou plutôt *famulus*¹ dont le Faust est bien ce furieux docteur Sax, lui-même compagnon d'après tout savoir.

Je rentre par l'Observatoire en inspirant le calme bleu
lorsqu'un appel de brume tremble jusqu'aux arbres et se tait
secoue l'espace énorme sur trois notes et se tait encore
c'est une fille sur un banc elle souffle dans un saxo
à chaque reprise elle verse de l'air dans l'air
(j'entends Sonny Rollins dorant le vent sous Williamsburg)
elle ébranle le bleu solide entre les immeubles
et le marcheur que je suis dans ce tremblement
respire l'heure ouverte
on n'a rien dit sur la force du saxophone

Et puis il y a cet *agon* entre les souffleurs, trompette et saxo, les deux figures du *horn* où s'engouffre l'appel du jazz, corne sidérale ou brouillard d'immanence, l'une à haute définition, l'autre au ressassement doré, c'est une poursuite, évidemment, ou c'est une fugue, la voix haute et la voix basse étreintes et concurrentes et féroces à courir, occupées l'une après l'autre à leurs tresses d'essors. De la trompette on vise le ciel, le saxo suit dans les fourgons. A la trompette on lance un défi, le saxo patiemment le ramasse. Ainsi Roy Elridge avec Hawkins, Buck Clayton suivi de Lester Young, ainsi

1. Lequel, dans *Faust*, a pour nom... Wagner. Quant au tout premier vers de la pièce (il ouvre la Dédicace, elle-même pleine de *souffles* et de *brouillards*) il dit : « Voilà que vous vous rapprochez, formes indécises... ». Goethe, prophète du saxo ?

Gillespie avec Parker ou Getz, et bien sûr Miles Davis allant chercher Coltrane ou le cher Cannonball Adderley : après l'éclat de plein été vient le déchirement de l'*indian summer* (un titre annonçant la sourdine heureuse d'Hawkins). Seulement, une fois là, c'est bien le saxo prosateur qui nous parle et qui parle de nous, souffle et voix pris dans l'immédiat, pas de sublime, il essaie des phrases, il traîne ou cavale à travers l'effort, on entend la naissance du dire, la folie de viser prend son temps, recommence, rate, recommence, que c'est lourd de partir, que c'est cher d'arriver, il y a ces boucles et ces détours où chanter vous échappe, on ne fait qu'entrevoir l'intouchable. Ainsi de tous ces frôleurs, ces rôdeurs, de father *Bean* (Hawkins) et Lester Young jusqu'à la constellation miracle, Parker, Dolphy, Coltrane, et tous les échappés par le bop et le free, et ce fou de Rollins, et Getz le *sound*, Archie Shepp l'emporté, et Wayne Shorter et Brandford Marsalis, et Zoot Sims avec Al Cohn, et tous les Coleman, d'Ornette à Steve en traversant par George puisqu'il y a plus d'un ange à s'appeler Martin, et j'oubliais les deux clairs fourriers d'Ellington, Johnny Hodges et Paul Gonsalves, l'un tout prouesse et l'autre tout pensée, l'un fou de swing et l'autre de moelleux, Bleu ait leur âme et que les sphères les perpétuent !

Depuis Sirius qui sont tous ces souffleurs en train de figurer sur la photo ? On arrive mal à les distinguer, je veux dire à l'oreille, tous passant par chacune des couleurs où chacun cherche à mener sa logique d'échos. Ténors, altos, barytons, de la famille aux amples ou dénotés comme elfes, de loin ils ne sont plus qu'un seul ludion omniprésent qui monte et qui descend le long de la colonne d'air et chante notre espace en phraseur perpétuel, il est du fond, il est du faîte, il sait tout dire, il prend toutes les voix, même seul il est à plusieurs, à plusieurs il est unique !

Il tangué au bord de l'aube il porte au cou
cette voix sans voix comme un dieu qu'on nourrit
le chuchoteur penché vers nous en frère d'âme
avec ça traînard après d'invisibles fumées
paresseux à s'écrouler sur trois notes ronchon
avec rien d'autre à chanter que la fatigue et plus rien
mais brusquement debout sur le souffle phénix
envolé des cendres et flamme d'un seul cri
il refend le temps sur toute sa douceur
et rouvre du ciel et perce encore encore clair

Parfois stase, au lieu d'extase. Et même ptose, au lieu de pause. Car on le mène facilement par les voies de l'exil et bien sûr de l'ennui. Il glisse sur son erre, il s'endort. Il peut traîner sa flemme en attendant le coup de fouet, oublier la rythmique, il peut s'oublier lui-même en murmurant *Je ne sais pas*, s'enfouir épuisé dans les basses, se perdre dans les bottes. Et donc au

sortir de soi il peut tenter du racolage, en faire trop, maniaque aussitôt après la dépression, énormément cajoleur avec des flambées d'hystérie. Pute, le saxo, par humeurs.

Mais, fin de carrière ou fin de souffle ou pur *à quoi bon*, et qu'il poche en soupirs catastrophes ou s'émince en fumées retard, quand même le saxo c'est la descente en soi pour ce fameux silence à tremblements dont la grâce est lambeaux, goût pour les lambeaux, pour les traînées de *presque rien*, cette vérité gourmande.

3

« *Je me rappelle que son or allait feindre en l'absence un joyau nul de rêverie* », dit l'orfèvre (et même l'alchimiste) Mallarmé pour ouvrir *Igitur*, cette fabrique, à minuit, de l'heure introuvable. A minuit. *Round Midnight*. Cette fois, c'est vrai, l'or de l'heure ne s'est pas enfoui dans les tentures ou perdu en meubles, il a seulement trouvé métal à sa hauteur pour se rendre présent. Par le saxo, l'or de l'heure pour toujours danse avec l'ombre, à voix basse et plus bas que nuit, à voix haute et plus haut que moi, à cette heure fraternelle du souffleur.

Si on peut être côtoyé par un son, c'est par lui. Si on peut être tutoyé par un son c'est par lui. Il est notre hôte, il est notre autre, il nous tient par la compagnie.

Dans le fameux labyrinthe
un jour ville un jour cerveau
le fil d'Ariane est sa voix
déguisée en âme sœur

une touche d'ambulance
un parfum de cri humain
la caresse d'un métal
dont la teneur est d'automne

notre archange personnel
compagnie de la pénombre
une traînée de comète
énoncée par un soupir

De Liszt¹ à Monk après un large siècle de piano, devinez quel temps s'est ouvert, par cette bouche d'or, par cette bouche d'ombre, vu ce chant clairobscur qui nous parle sans voix, et vu l'éther chuchoté qui nous cherche pour âme? Le siècle du saxo, notre siècle d'or.

1. Le dernier Liszt, celui d'*Unstern*, *Au tombeau de Richard Wagner*, *En rêve*, etc.